

TEXTE SANS TITRE : MARRE DES ÉTIQUETTES !

Amanda, Nabila, Sandrine et Lilas Nord,
illustration : André Zetlaoui.

Dans la blanchisserie, il y a des étiquettes toutes prêtes. Des étiquettes pour nous aider à laver le linge sale. Pour trier sans trop se poser de questions. À l'atelier conditionnement, on enlève les mauvaises étiquettes sur des tasses, et on remet les bonnes. C'est chiant.

Mais en même temps...

À l'atelier, on ne repasse que derrière ceux qui ont mal fait. Pas derrière ceux qui ont fait mal. Alors ça donne bien envie de revoir toutes les étiquettes de la vie. Tous ces mots durs qu'on vous colle à la peau sans vous demander votre avis.

Il y a des étiquettes qui ont l'air gentilles, comme ça :
« Les garçons, ça n'a peur de rien », « Une petite fille, tu peux l'habiller comme tu veux, lui faire des couettes, la mettre en robe, l'habiller en rose : c'est mimi », ou « Les Chinois, ils sont jolis ».
Mais quand on y réfléchit...

Il y a aussi celles du genre :
« Les hommes et les femmes, c'est mieux séparé : les femmes à la cuisine et les hommes à rien faire. »
Et toutes les étiquettes en « trop » : « trop ceci », « trop cela », tous ces raccourcis qui écorchent tout ce qui dépasse derrière.

On nous colle des étiquettes jusque dans la tête, et ça nous met la réalité de travers.
Un jour, avec sa voiture, un type a failli me tuer. Par terre, en sang, cassée, je ne voyais plus que mon ensemble Lacoste tout craqué et je me suis dit :
« Ma mère, elle va me tuer ».

Et puis, il y a les étiquettes secrètes, fléchées
« souillé », qu'on nous a rentrées dans le corps à coups de coups, et qu'aucune blanchisserie n'arrivera plus à effacer. Ces étiquettes qu'on a peur de montrer, ou que les autres ont peur de regarder en face. Parfois, ils les cachent derrière des étiquettes plus larges, trop grandes, comme des plâtres mal faits. Et c'est à nous de les enlever pour montrer nos blessures.

Mais parfois on est tellement couvert d'étiquettes qu'on ne peut plus se voir dans la glace, qu'on ne supporte plus son corps. Et on arrive même plus à faire entendre les : « Ne pas toucher », « Délicat », « Fragile ».
Alors on s'enfonce, ou on fonce, coincé sur accélérer,

et on finit dans la grille d'un pont.
Ça y est, là, on est mort. Mais non, on n'est pas mort. On souffre encore.

Alors on se relève, parce qu'on est mieux debout, même si ça fait mal.
Et on change les étiquettes.

Devant le parc Saint Pierre, on écrit : « Parc avec un lac très joli. Ne pas entrer seule la nuit ».

Au mec qui nous colle un : « La petite nouvelle, je vais me la faire », on sort un : « Parle à ma main »,
« J'ai personne : je veux personne », ou
« Je viens pour travailler, pas pour être draguée ».

Et à ceux qui nous ont brisées en nous volant tout ce qu'on avait appris de lire et d'écrire, on balance des étiquettes pour se défendre. Pour éloigner les pervers de piscine qui pensent qu'à mater, on colle des :
« Changez leurs cerveaux, pas les cabines ! » Et ceux du bus qui pensent qu'à se frotter : « Ta main sur mes fesses : mon poing dans ta face ! »
C'est l'heure de la riposte.

